

L'Italienne et la Presse

HISTOIRE DE FEMMES À L'ITALIENNE

Une rencontre dans un magasin, et Marie-Rose De Donno raconte son histoire à Sylviane Roche qui l'écrit. D'amour et de larmes.

Marie-Rose: « Je savais que cette femme qui montait les escaliers de la boutique avec son chapeau cloche allait compter dans ma vie. » Sylviane: « Je lui ai donné ma carte, mon téléphone, alors que je ne le fais jamais. » Marie-Rose: « Sylviane représentait la femme que j'aurais voulu être. » Sylviane: « Marie-Rose m'a donné l'occasion de me racheter de la chance que j'ai dans la vie. » Elles disent parce que c'était elle, parce que c'était moi et on n'a même pas envie de sourire. Deux sœurs.

On rêve qu'on a pleuré avec elles, qu'on a pleuré de rire dans leurs bras lorsqu'elles se sont raconté leurs vies l'hiver passé dans l'appartement lausannois de Marie-Rose. On envie la confiance qu'elles ont placée l'une dans l'autre, immédiatement, au premier regard, aux premières paroles dites. Instinctivement, en sachant d'avance qu'elles auraient une histoire commune.

Deux femmes. Une écrivaine, Sylviane Roche, professeur de français à Nyon, et une Italienne du Sud,

vendeuse de mode dans une boutique lausannoise, qui lui ressemble, Marie-Rose De Donno. Mères et femmes brunes et fortes. Lumineuses. Mères, mamans comme une évidence : c'est par Sandro que tout a commencé, que ça ne finira jamais. Sandro, ce fils éblouissant, retrouvé mort il y a trois ans au bas de l'esplanade de Montbenon à Lausanne, écrasé sur la station-service. Il y avait une lune énorme, terrible. Il ne s'est pas suicidé, a dit la police : il est tombé en arrière. C'est un accident, a dit la police. Marie-Rose n'y croit pas, elle sait que d'autres forces se cachent derrière cette mort. Elle veut savoir, cette mort ne la laissera pas en paix tant qu'il y aura encore quelque chose à comprendre, à expliquer.

Pourquoi n'a-t-on jamais retrouvé son portefeuille ? Pourquoi a-t-il faussé compagnie à ses amis, qui l'attendaient tout en bas au Flon ? Pourquoi sa gourmète a-t-elle été arrachée loin de l'endroit de sa chute, vers les balançoires ? Pour quelle raison avait-il dit à sa dernière petite amie qu'il avait donné son âme au Diable ? Marie-Rose veut savoir. Elle parle de Sandro, la police ne l'écoute plus, les juges non plus. Elle cherche quelqu'un, homme, femme publique, journaliste, politicien, qui l'aide à dénoncer au monde des choses qu'elle pressent devoir dénoncer.

Ce sera une écrivaine. Sylviane. Marie-Rose l'appelle. Dans ce tea-room, elles se tutoient après dix minutes, tombent dans les bras l'une de l'autre. Se reconnaissent, si différentes. Ce jour-là, le dictaphone n'a pas fonctionné. Sans raison. Cette première rencontre devait rester entre nous, disent-elles aujourd'hui, « dans notre histoire », simplement. Sylviane commence par écouter. « Marie-Rose avait besoin de ça. Et c'est ce que je pouvais faire, en tant que femme, que mère. »

L'histoire de la vie de Marie-Rose vient après. Une idée de l'écrivaine. Pour raconter Sandro. « Parce que son

histoire est incroyable. » Et puis parce qu'elle sent bien qu'il y a aussi quelque chose d'elle dans cette histoire de femme qui se bat pour exister. « Marie-Rose exprimait des choses qui m'étaient consubstantielles, aussi. » Elles se voient, tous les jeudis soir.

Marie-Rose expie, semaine après semaine : « Je me sentais une mère indigne. Je devais payer pour la mort de mon fils qui avait quitté l'Italie pour moi, dire au monde entier que j'étais une pécheresse. » Dépressive, elle s'en était remise peu avant à un psychiatre. « Mais mon meilleur psychiatre a été Sylviane. » Sylviane doit se battre : Marie-Rose ne voit pas qui sa vie peut intéresser. Sa vie est un échec, pense-t-elle. Les souvenirs remontent, sans haine. Et pourtant.

L'Italienne vient du Sud et n'avait pas de chaussures, petite. Elle était heureuse, sait-elle maintenant. Elle a survécu aux aiguilles à tricoter et à tous les trucs de bonne femme. Elle était la fille de Lucia et c'est pourquoi sa vie a été ce qu'elle a été. La Lucia est partie travailler au Nord, en Suisse, et on a dit d'elle qu'elle était une pute. Pour rien. Parce qu'une femme reste avec son mari, même lorsqu'il la bat, même lorsqu'il boit l'argent.

Marie-Rose était la fille de Lucia, comme une malédiction. Du pensionnat elle arrive en Suisse. Elle a 8 ans, à Saxon, en Valais. À l'école on lui donne du lait et des pommes. Le patron de sa mère prend mère et fille dans son lit. Lausanne, 1961. Sa mère la confie à une logeuse, teinturière. Le mari de la teinturière élève sa petite-fille et la viole tous les jeudis soir, pendant que sa femme est au culte pentecôtiste. Il viole aussi Marie-Rose, les jeudis soir.

Et puis, tout de même, le premier vrai appartement, le Théâtre d'enfants de Lausanne, l'apprentissage de couture, ce rêve. À 14 ans, elle rencontre son futur mari. Il en a 21.

Vie de misère à Lausanne, à deux puis à trois, depuis la naissance de sa première fille en 1971. Elle se bat pour travailler. Retour dramatique en Italie. Naissance de Sandro. Elle se bat pour tout, pour faire les courses seule, pour lire, pour cultiver ses fleurs, pour aller à la mer, pour avoir de l'argent, pour acheter à manger. Humiliée. Engueulée, sans cesse, sans arrêt, par ce mari. Elle reste, pour les enfants. « Pour qu'ils aient une famille comme les autres. » Pour effacer l'héritage de Lucia.

Elle quitte son mari en 1987, valises et enfants sous le bras. Arrive en Suisse, revoit Tony, soupirant de jeunesse. Qui n'a pas plus de respect pour elle que son mari. Aide-infirmière, femme de ménage, studios meublés. Ses enfants ne comprennent pas, l'accusent. La Faute, c'est elle.

Une semaine avant sa mort Sandro lui dira au petit déjeuner qu'il l'aime, qu'il comprend. Le soir de ses 20 ans il chante pour elle, pour elle seule. Son fils éblouissant. Son mari l'engueule, encore, le jour de sa mort. C'est sa faute, c'est elle qui l'a tué.

Maintenant elle sait qu'elle est forte, grâce à Sylviane. « Avant je ne savais pas, ma vie était un échec parce que je n'avais pas réussi à garder ma famille. » Elle est là. Elle respire, elle est libre. Elle est seule. Sylviane Roche dit que c'est important, cette histoire montre comment les femmes sont le moteur de l'intégration, et les hommes à la traîne, comme des boulets attachés à la terre.

On dit souvent à Marie-Rose qu'elle a l'air triste, que ses yeux sont tristes. Elle ne se sent pas triste. « Elle parle toujours de bonheur », dit Sylviane. Qui a biffé des dizaines de « c'est génial » du texte. « Mais c'est vrai, j'ai eu beaucoup de chance. » C'est Marie-Rose qui le dit. L'amie de Sylviane Roche.

ISABELLE FALCONNIER

L'Hebdo, 1998

À FORCE DE CULOT ET D'ESPOIR

Récit de vie. Originnaire d'Italie du Sud, une femme en quête d'écrivain interpelle Sylviane Roche dans un magasin et lui raconte sa vie.

Un jour, dans un magasin où elle essaie des vêtements, Sylviane Roche est abordée par une inconnue qui lui demande quel est son métier. Apprenant qu'elle enseigne la littérature française, la jeune femme veut savoir si elle connaît des écrivains parce qu'elle a quelque chose à raconter « qui pourrait intéresser un écrivain ». C'est le point de départ de *L'Italienne*, qui paraît aujourd'hui sous la double signature de l'inconnue, Marie-Rose De Donno, et de l'auteur du *Salon Pompadour*.

Le récit de vie a un précédent fameux avec les souvenirs d'une femme de chambre en Suisse romande de Madeleine Lamouille: *Pipes de terre et pipes de porcelaine*, paru en 1978 suivi d'une postface de Luc Weibel sur la genèse et l'élaboration du livre (et réédition l'an dernier en Zoé poche), reste à ce jour un des grands best-sellers de l'édition romande. Quelles que soient les différences d'origine, de génération, de sensibilité entre Madeleine Lamouille et Marie-Rose De Donno, un point commun les réunit: une même détermination à résister aux humiliations, à être reconnue et traitée comme un être humain.

Née en 1950 dans l'Italie du Sud, Marie-Rose a connu la faim, enfant, comme Madeleine un demi-siècle plus tôt à Cheyres (Fribourg). Elle parle du lait, denrée rare de sa petite enfance, et des œufs au plat qu'elle découvre lors de son premier séjour en Suisse, « un pays où les gens mangeaient même le soir! » Émigrée pour gagner de quoi nourrir ses cinq enfants (le père boit et ne s'en soucie guère), sa mère réussira par la suite à les faire tous venir en Suisse. Après le Valais, c'est Lausanne. À

l'époque, au début des années soixante, « les Italiens étaient très mal vus. Les gens disaient qu'on était sales... Le pire c'est que c'était sans doute vrai ». Raison pour laquelle la famille mettra longtemps avant de trouver un logement décent.

Mentalité suisse assimilée

Mariée très jeune avec un Italien du Sud qu'elle n'aime pas vraiment (le seul amour de sa vie s'appelle Tony), Marie-Rose interrompt son apprentissage de couture. Grâce à son culot, elle décroche une place de vendeuse à la boutique L'Enfant Prodigue. Un peu plus tard à Zurich, elle se fera de même engager chez Contis sans savoir l'allemand, après avoir appris par cœur toutes les phrases clés d'une conversation entre une vendeuse et sa cliente ! Mais en 1976, après la naissance de Sabina et de Sandro, son mari décide de repartir en Italie. Marie-Rose, qui a « assimilé la mentalité suisse », a fait un pacte avec son mari pour qu'il ne l'empêche pas de vivre sa vie mais, très vite, elle doit lui livrer bataille pour tout : aller boire un café, lire, rencontrer ses amies, emmener les enfants à la mer.

Au bout de onze ans, à bout d'humiliations quotidiennes, où elle doit être celle qui n'a rien à dire, elle quitte son mari pour revenir en Suisse avec sa fille puis, lorsqu'il en manifeste le désir, avec son fils de quinze ans. Marie-Rose a alors retrouvé Tony, l'homme qu'elle a toujours aimé. Quand il refusera de venir à l'enterrement de Sandro, elle aura cette phrase définitive : « Je crois qu'en général les hommes sont des lâches. On est beaucoup plus fortes. » Car son fils est mort, à 20 ans, dans des circonstances mal éclaircies et c'est peut-être pour lui que Marie-Rose a voulu écrire ce livre.

Tout au long de ses vingt et un chapitres, de « Naître » à « Espérer » en passant par « Oser » et « Résister »,

se dégage le portrait d'une femme qui est toujours allée de l'avant. C'est l'image de sa mère et de la misère qu'elle a vécue quand elle était petite qui l'a toujours aidée, au fond : « J'avais trop lutté pour être la personne que je suis aujourd'hui pour me laisser couler à nouveau », dit-elle simplement. Sylviane Roche, qui signe ce livre avec Marie-Rose, se tient en retrait mais elle a su dès leur première rencontre que « ce qu'elle avait à dire me concernait, mystérieusement ». Nous aussi, d'une certaine façon.

ISABELLE MARTIN

Le Temps, 1998

L'ITALIENNE

Après *Le Salon Pompadour, Septembre, Le Temps des cerises*, Sylviane Roche nous offre (en collaboration avec Marie-Rose De Donno) *L'Italienne*, roman-vérité, histoire d'une authentique destinée contemporaine. L'auteur, on le savait, privilégie dans sa prose la forme du bilan de vie.

On est ici spectateur de l'existence d'une travailleuse immigrée, on assiste aux âpres combats de cette femme avec toutes sortes de vicissitudes. Il y a d'abord la terrible pauvreté de cette population d'Italie du Sud, ces petites filles pieds nus dans la rue, par tous les temps, qui avaient pour poupées des cailloux où elles dessinaient des yeux et une bouche, et puis « la mère qui allait ramasser des herbes dans la campagne pour les faire cuire, le moment le plus difficile de la journée ». Il y avait aussi les conflits familiaux, les préjugés, les ravages occasionnés par le machisme, la boisson en général, le manque de respect pour la personne humaine. Cette femme connaît

plusieurs hommes, et chaque fois constate une sorte d'inadéquation, d'éloignement.

La protagoniste n'est pas toute blanche, bien sûr. Mais ce qui nous lie à elle, c'est cet amour de la vie, cette propension vers la plénitude qui sort de tous ses pores. Voilà le secret de ce récit tellement simple ; on y rencontre des gens au caractère qui nous en impose. Une femme belle, volontaire, capable, espiègle, qui ne rechigne pas à mettre la main à la pâte, et à qui le destin réserve une terrible punition : la disparition mystérieuse d'un fils – suicide ? victime d'une secte ? accident ? nul ne sait. Le lecteur souffre dans sa chair en assistant au deuil de l'héroïne qui pourtant trouve les ressources de continuer à vivre. Il faut le dire, la description de cette trajectoire est une réussite, même si le mérite en revient probablement autant à l'écrivain qu'à la personne qui lui a fourni ce précieux matériau.

BENJAMIN DOLHINGER

pb+arts, 1998

L'ITALIENNE

Entre Sylviane Roche et la vendeuse italienne Marie-Rose De Donno, qui « avait quelque chose à raconter pouvant intéresser un écrivain », la rencontre devint rapidement chaleureusement fraternelle. Marie-Rose raconte sa vie par le truchement de Sylviane. Une vie ou plutôt d'innombrables saisons en enfer dans une succession ahurissante de malheurs, d'épreuves et de rebondissements. Si ce n'était pas criant de sincérité, on croirait à un mauvais roman. Mais Marie-Rose, piétinée dans son enfance, humiliée dans sa vie de femme, blessée dans sa maternité, garde un ressort, une combativité

incompréhensibles. C'est tout simplement, en commençant par l'enfance misérable dans le Mezzogiorno, en poursuivant par de sordides expériences valaisannes et lausannoises, que la vaillante petite femme déroule le fil interminable de ses épreuves. Le machisme italien, le mépris des Suisses, l'injustice et la cruauté n'ont pas raison de son goût de vivre. Seul, un deuil terrible l'a atteinte dans ses forces vives. Et cependant elle recommence, encore et toujours, à poser ses pénates quelque part, à travailler, à vivre malgré tout. Bouleversé par ce destin singulièrement opiniâtre à frapper, on ne peut que saluer l'immense courage de ces deux femmes, l'une pour dire, l'autre pour simplement écouter.

MIREILLE SCHNORF

La Presse Riviera/Chablais, 1999

SYLVIANE ROCHE A PRÊTÉ SA PLUME À L'ITALIENNE, MARIE-ROSE DE DONNO. PORTRAIT D'UNE IMMIGRÉE.

Arrivée en Suisse dans les années cinquante, elle raconte les années noires de son enfance en Italie mais aussi dans des taudis lausannois, les humiliations et le pur désir de s'intégrer.

« On aurait dit qu'ils partaient pour, je ne sais pas, un endroit merveilleux, que leur vie en dépendait... Mais ils partaient juste travailler en Suisse. » Au milieu de la cohue qui prend d'assaut le train sur le quai de la gare de Lecce tout au sud de l'Italie, une petite fille de 7 ans et sa grande sœur vont rejoindre leur mère qui, poussée par la misère, s'est exilée en Valais et y a décroché un emploi de femme à tout faire. Pour Marie-Rose De Donno, c'est le début d'un incessant et déchirant va-et-vient entre la

Suisse et les Pouilles, que raconte Sylviane Roche dans *L'Italienne* après l'avoir longuement écoutée semaine après semaine.

La rencontre des deux femmes s'est faite à brûle-pourpoint dans un magasin de mode. Marie-Rose De Donno voudrait confier l'histoire de sa vie à quelqu'un qui pourrait la mettre en mots, la défroisser, lui redonner un sens. Car sa vie la dépasse, la submerge, lui semble extravagante comme un roman.

D'habitude l'écrivain, pour se défaire des gens qui lui font ce genre de demande, s'enfuit poliment. Là, elle se surprend à donner son adresse à la femme brune qui lui parle comme si elles se connaissaient depuis longtemps. Et va au rendez-vous donné, pestant de perdre son temps. Dix minutes plus tard, en écoutant Marie-Rose, elle a les larmes aux yeux. Les deux femmes se quittent en se serrant dans les bras.

L'écrivain ne sait pas encore ce qu'elle va faire de ce témoignage qu'elle va recueillir, mais elle comprend qu'elle vient de rencontrer *quelqu'un*. Le récit de Marie-Rose va devenir le départ d'une amitié.

La première partie du livre est un témoignage fort sur l'enfance marquée par la faim quotidienne, la crasse, l'alcoolisme du père, les longues absences de la mère qui s'exile pour gagner de quoi faire survivre ses enfants, les placements dans un pensionnat italien, les premiers séjours en Suisse dans des taudis, la promiscuité. « Tu mets des gens dans des taudis, tu les empêches de vivre ailleurs, et ensuite tu dis : « Regarde comme ils sont sales. »

En Suisse, dans les années soixante, la fillette souffre d'être un *macaroni*, mise à l'écart, méprisée, comme tant d'autres enfants de la deuxième vague d'immigrés venus d'Italie. À cette humiliation s'ajoutent la souffrance et la honte d'être abusée sexuellement. « Les enfants encaissent tellement de choses finalement... »

Pourtant, comme un refrain dans son récit, Marie-Rose se souvient qu'elle « avait de bons moments ».

Elle épouse un compatriote de la même région, accouche d'une fille à Lausanne et retourne vivre en Italie où le couple se fait construire une maison. Mais Marie-Rose a été touchée – contaminée – par une autre mentalité et elle ronge son frein entre une belle-mère tyrannique et un mari macho. Elle décide de tout envoyer balader et retourne en Suisse, embarquant ses enfants. Elle se met à dos tous les siens, restés au pays, perdra la garde de son fils cadet, qui ne la rejoindra qu'à l'adolescence, plein de rancœur. On devine entre les lignes que ses enfants ne sont pas sortis indemnes de ces ballottages entre deux pays, deux cultures, entre père et mère qui campent sur leurs positions.

Le récit s'enlise alors dans des amours banales et problématiques. Survient, alors qu'on ne sait rien ou presque de lui, la mort du fils, abrupte, mystérieuse. La douleur est terrible et la vérité difficile à regarder en face. Marie-Rose se perd en conjectures, s'enfonce dans la dépression. Cher est le prix de sa liberté et encombrant l'héritage des premiers immigrés pour les enfants de la troisième génération.

NICOLE MÉTRAL
24 Heures, 1999

*« QUAND JE REVIENS SUR CETTE ESPLANADE,
J'AI L'INTUITION QUE MON FILS N'EST PAS TOMBÉ
TOUT SEUL »*

Toute petite, déjà, Marie-Rose a connu la faim. La vraie, celle qui fait saliver devant quelques croûtons de pain trempés dans un verre de lait. Quand elle voyait son

père ivre battre sa mère, elle fermait les yeux et s'inventait de toutes ses forces une autre famille.

Pour nourrir ses cinq enfants, sa mère, la Lucia, a peut-être parfois couché avec des hommes. C'est du moins ce qu'on murmurait dans la petite ville de Maglie, friande de scandales. Méprisée, poussée par la misère, la Lucia est alors venue gagner durement quelques sous en Suisse qu'elle envoyait en Italie pour ses petits et que son mari buvait.

Quand elle a eu 10 ans, Marie-Rose a découvert Lausanne. La sortie du métro, la cathédrale, elle n'en revenait pas. Le coup de foudre. C'était SA ville. La Lucia avait trouvé un emploi dans une fabrique de chocolat de la place du Tunnel et une chambre dans un taudis de la rue du Nord. Dans ce temps-là, les Italiens étaient « très mal vus », on ne leur louait pas d'appartement.

Un jour, la police a débarqué et décrété qu'une enfant ne saurait vivre « là ». Marie-Rose a donc été placée chez un teinturier marié à une bigote. Pendant que cette digne femme allait prier chez les pentecôtistes, tous les jeudis soir, le vieil homme violait sa propre petite-fille de 7 ans, Doni, et sa petite pensionnaire du même coup.

Les mauvais souvenirs, les bons. Le mariage à 17 ans avec un Italien de sa ville, Maglie. La maison et le garage construits là-bas. Le beau jardin qu'elle avait amoureusement fait pousser, détruit un jour à coups de bulldozer par son époux qui voulait agrandir sa carrosserie. La naissance de Sabina, puis celle de Sandro. Le divorce enfin et le retour à Lausanne avec ses deux enfants et deux valises. Marie-Rose ne supportait plus que son mari lui interdise de lire, de penser, de parler : d'exister par elle-même, tout simplement.

Tout cela, la jeune femme l'aurait à jamais gardé pour elle s'il n'y avait eu la mort de son fils adoré, Sandro.

Celui qui lui avait confié, trois semaines plus tôt : « Tu sais maman, pour te défendre contre tous ceux qui te critiquaient en Italie, j'ai dû apprendre à me battre. »

Ce fut le 15 septembre 1995, par une belle soirée d'été. Invitée à manger chez une amie, à Froideville, Marie-Rose traversait une forêt. Soudain, elle a arrêté sa voiture au bord de la route, des larmes plein les yeux. En un éclair, une image venait de lui fracasser la tête. On lui annonçait que son fils avait eu un accident et qu'il était mort. Encore bouleversée, elle a raconté sa peur à son amie, elle aussi inquiète pour sa fille. Après un bon repas, les deux mères se sont regardées en riant : « Il faut qu'on arrête avec nos bêtises, nos enfants vont très bien, c'est nous qui sommes cinglées. »

Hélas non. Le 16 septembre, au petit matin, deux policiers sonnaient à la porte de Marie-Rose. Elle a tout de suite compris et s'est jetée à terre dans un coin du salon, hurlant à la mort comme une louve.

Apprenti mécanicien, Sandro était sorti la veille avec ses copains. C'était la fête au Flon. Il avait un peu trop bu. Les autres sont allés chercher une voiture pour le ramener à la maison. Quand ils sont revenus, il n'était plus là. Trente témoins l'avaient vu jusqu'ici. Après, bizarrement, plus personne. Sandro est maintenant sur l'esplanade de Montbenon. Sa ceinture est dégrafée, son jeans ouvert. À minuit, il bascule par-dessus le ridicule muret qui sépare le jardin d'un grand vide et s'écrase vingt mètres en contrebas, devant le garage Shell. La mort à 20 ans.

Il est tombé en arrière : ce n'est pas un suicide, conclut la police qui ne nie pas qu'il y a un mystère. La gourmette du garçon est retrouvée à plus de deux cents mètres de la scène, dans les fourrés de la place de jeux. En revanche, son portefeuille a disparu, ainsi que la fiche médicale qu'il portait toujours sur lui parce qu'elle signalait qu'il avait un souffle au cœur.

« Chaque fois que je retourne sur cette esplanade, j'ai l'intuition que mon fils n'est pas tombé tout seul, qu'on l'a poussé », souligne Marie-Rose. Dans sa tête, mille suppositions se bousculent toujours. Elle imagine qu'il a pu « voir quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir », un trafic peut-être, et qu'on l'a poursuivi, qu'on l'a tué même. Ou bien qu'il a joué en bande un de ces jeux idiots qui mènent au bord du vertige, et parfois de la mort. « Il doit y avoir eu des témoins, j'en suis sûre. J'aimerais tellement qu'ils me contactent et me racontent. Je ne cherche ni argent ni vengeance. Je veux seulement savoir, c'est tout. »

Sandro a été enseveli en Italie. Un horrible souvenir pour sa maman. « La foule était hostile. Pour eux, j'avais quitté mon mari et j'étais une pute, comme la Lucia. Ils pensaient tous que j'avais tué mon fils, que je l'avais poussé de mes propres mains. L'évêque m'a froidement ordonné de pleurer moins fort et même les vieilles dames que j'adorais, enfant, ont refusé de me serrer la main. »

Marie-Rose est revenue à Lausanne. Avec sa fille Sabina, elles se sont réchauffées l'une l'autre comme elles ont pu, dans un même amour. La vie a repris. Mais l'oubli ne venait pas.

Et puis, il y a presque trois ans, une rencontre. Une vraie rencontre, de celles qu'on peut croire arrangées par le destin. Professeur et écrivain, Sylviane Roche est entrée dans la boutique où Marie-Rose travaillait. « Dès que je l'ai vue, j'ai eu le coup de foudre. Elle représentait tout ce que je voudrais être : une femme libre, maîtresse de sa vie », raconte la vendeuse. Saisie d'une inspiration subite, saugrenue même, elle a demandé à sa cliente si elle ne connaîtrait pas quelqu'un qui puisse écrire son histoire.

Sylviane a bien tenté de résister un peu. Elle a même exigé que Marie-Rose apporte des preuves de ce qu'elle

allait lui dire. « Mais à notre premier rendez-vous, au bout de dix minutes, j'avais les larmes aux yeux. Le sort m'avait fait naître dans une famille bourgeoise, une cuillère en argent dans la bouche. Cela donne un devoir aussi. Je me suis dit que je n'étais pas impuissante, que je pouvais écrire son histoire. Et puis j'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour ceux qui ont dû faire leur chemin tout seul. Marie-Rose m'a dit un jour qu'elle n'avait rien contre les gens qui perdent, mais qu'elle ne supportait pas les gens qui ne se battent pas. Elle, elle a su se battre. »

L'amitié est venue, très vite. Le livre a pris plus de temps. *L'Italienne* a paru fin 1998 chez Bernard Campiche. Un succès. Trois mille exemplaires vendus en quelques semaines et déjà une réédition. Un lecteur de 70 ans a écrit pour faire savoir que, depuis son adolescence, il n'avait plus ressenti pareille rage, pareille émotion. Un professeur d'uni a avoué qu'il avait pleuré dans le TGV en le lisant. Et l'ami de l'Italienne, bouleversé, l'a aussitôt demandée en mariage.

« Je suis étonnée que le livre se vende, que les gens s'intéressent à ma vie, qu'ils me trouvent forte, constate Marie-Rose. Jamais je n'avais été prise en considération. Du coup, je me dis: « Mais alors, j'existe, je suis quelqu'un! » Cela m'épate. Depuis que j'avais été violée, enfant, je me sentais sale. Maintenant que j'ai l'impression que le monde entier le sait, c'est drôle, je me sens comme lavée. »

Reste une dernière lessive à faire. Mais, pour cela, Marie-Rose a besoin de savoir ce qui s'est passé le 15 septembre 1995 à minuit. Un témoin va-t-il enfin entendre son appel ?

FRANÇOISE BOULIANE
L'Illustré, 1999